

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Le cercueil (nouvelle) / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 72-74

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Cercueil

La propriété du comte était distante de deux jours de la petite ville de Montargis, en Gâtinois, où sa fille achevait son éducation au couvent de Sainte Anne. La comtesse était morte l'an dernier, et depuis ce temps, le comte vivait seul en son château. Il ne recevait plus. Autrefois grand chasseur, maintenant il ne chassait plus. Depuis que sa femme s'en était allée au paradis, et durant tout le temps que sa fille demeurait à Sainte Anne, il s'ennuyait. Pour se distraire, il lisait, il écrivait, et faisait une petite promenade, toujours la même, avec son majordome, le vieux Jean.

Parfois il rêvait longuement au retour de son enfant. Avec elle un peu de gaieté reviendrait dans la vieille demeure, un peu de chagrin s'en irait. Il l'attendait pour l'automne, et l'automne était là, le temps des brumes et des grisailles.

Or, cette après-midi, le comte, assis devant la cheminée où brûlait une bûche, s'abandonnait à sa rêverie coutumière, quand le vieux Jean vint lui remettre une dépêche. Elle disait : « Votre fille morte hier, cercueil arrivera ce soir. Affliction commune. Sœur Marthe, Supérieure, » Dans l'angoisse où le jetait ce triste message, le comte n'en remarqua point toute l'étrangeté. Il se laissait aller à son chagrin et ne voyait que la solitude douloureuse où le plongeait cette seconde mort.

Le vieux Jean qu'il chargea de préparer une chapelle ardente, trouvait l'affaire bizarre. Il était inquiet ! Son travail fait, il vint à l'office, où attendaient les trois autres domestiques. Ils avaient un peu peur. Cette mort si subitement apprise ! Cette chapelle noire ! Ce cercueil qui allait arriver !

La mort de la comtesse ne leur avait pas paru si étrange. Elle était si belle, si bonne encore sur le lit blanc où on l'avait étendue. Mais ce soir !...

Ils ne causaient pas ; pas même le vieux Jean, figé dans son inquiétude.

Comme il avait fait gris tout le jour, le soir était venu plus tôt. Le vent se levait et il commençait de pleuvoir. Dans tout le château on n'entendait d'autre bruit que le clapotis sinistrement monotone des gouttes de pluie sur les vitres et le grondement du vent qui tirait de toutes les fissures des murs et des fenêtres disjointes des sons bizarrement lugubres.

Ils rêvèrent longtemps ainsi, tous les quatre. Soudain le vieux Jean se leva : « Ecoutez ! un bruit de roues sur le gravier de l'allée ! » Un char approchait du château. Maintenant, il était arrêté. On sonnait à la grande porte. « C'est le cercueil, c'est le cercueil ! » On sonnait une seconde fois. Alors ils allèrent ouvrir au vestibule. Deux hommes entrèrent. Des allures louches. Ils demandèrent à parler au comte. « Nous vous amenons le corps de votre fille, lui dirent-ils. Nous l'avons accompagné depuis la ville. Le docteur du couvent recommande instamment de ne pas ouvrir la bière et de la mettre dans une pièce isolée du château. Il paraît que Mademoiselle est morte d'un mal contagieux, et qu'il y aurait danger pour quiconque resterait longtemps près du cadavre. Le docteur sera ici demain et vous donnera des détails. »

« Bien, dit le comte, nous prendrons des précautions. » Les deux hommes, d'un pas lourd, montèrent le cercueil à la chapelle noire et se retirèrent.

Le vieux Jean, de plus en plus soupçonneux grommela : « M'est avis, Monsieur le comte, qu'on devrait ouvrir le cercueil pour voir si c'est bien Mademoiselle qui s'y trouve. Voyez-vous, je crains un guet-apens, depuis que j'ai vu l'autre jour, ce drôle rôder toute l'après-midi autour du château. — Mon pauvre Jean, vous n'y êtes plus, la peur vous trouble. Mon malheur n'est que trop vrai, et le danger de contagion explique cette brusquerie dans la manière de faire. Allez reposer. Pour moi, je veux, malgré tout, passer la nuit près de mon enfant. — Oh ! pour ça non ! Monsieur, que je n'irai pas dormir. Si vous veillez dans la chambre, moi, je veillerai devant la porte et bien m'en prendra, vous verrez ». Là-dessus il monta chez lui pour y prendre son revolver.

Le comte ne put s'empêcher de sourire aux craintes du brave majordome, puis il entra dans la chambre de

sa fille. Toute la pièce était tendue d'étoffe noire. Au milieu, sur un bahut, le cercueil. Six cierges sur de grands chandeliers d'argent. Il n'y avait pas d'autres lumières. Le comte s'était assis. Il resta longtemps sans bouger, sans faire le moindre bruit, abîmé dans son chagrin, et n'ayant aucune notion de ce qui se passait autour de lui. De temps en temps un crépitement des cierges rompait le silence, mais le comte restait plongé dans sa torpeur. Il en fut tiré soudainement par un bruit parti du cercueil, semblable à celui de quelqu'un à bout de souffle et qui aspire longuement. Alors, une angoisse terrifiante le saisit. Que se passait-il ? Sa fille vivait-elle ? Que faire ? Appeler ? Personne n'entendrait. Cette chambre était éloignée de celles qu'occupaient les domestiques. Il regarda autour de lui et vit des ombres courir sur les tentures noires, dans tous les sens ; elles montaient ; elles descendaient ; allaient de droite à gauche ; se faisaient petites, puis subitement grandes, disparaissaient et revenaient, et semblaient une danse de trépassés dans cette chambre mortuaire.

Alors la peur, cette horrible peur qui paralyse, qui arrête le souffle et rend muet, se glissa en lui et l'immobilisa dans son fauteuil. Il restait bouleversé, l'oreille tendue, les yeux fixés sur le cercueil. En le regardant attentivement il aperçut juste au-dessous du couvercle, une large série de petits trous, et il remarqua que le dessus n'était pas retenu par des vis. Que signifiaient toutes ces choses ? L'affolement où il était l'empêchait de raisonner et il n'osait pas même se sauver. Un craquement venant à nouveau du cercueil, le fit se dresser d'un bond, et il vit que le dessus se soulevait lentement. Fou de terreur, il poussa un grand cri. Alors l'individu caché dans le cercueil, se voyant découvert, négligea toute précaution. Il rejeta brusquement le couvercle et chercha à se lever. Mais le vieux Jean, demeuré toute la nuit devant la chambre avait entendu le cri de son maître. Il ouvrit la porte, aperçut l'homme qui se levait et tira sur lui. La balle l'atteignit au front, et, sans un mouvement, l'homme retomba tout de son long dans le cercueil, les deux bras pendant au dehors.

Jacques du MARTOLET.